



La pratique de l'effacement par caviardage ou recouvrement est au centre des préoccupations d'artistes parmi les plus visibles et les plus significatifs de notre époque. On songe, entre autres, aux *cancellature* d'Emilio Isgrò, aux carnets « surpeints » de Pierre Alechinsky, ou encore, dans le domaine de la poésie visuelle, aux *Camp Printings* de Rosmarie Waldrop et au *Panopticon* de Steve McCaffery. A mi-chemin entre dessin et écriture, les travaux de Beverly Baker s'inscrivent dans cette mouvance inaugurée, en Occident, par le fameux « Erased de Kooning » de Robert Rauschenberg (1953). Ils s'écartent cependant des principaux modèles prônés par la plupart des effaceurs contemporains en s'abstenant de défigurer des œuvres existantes, bien qu'ils tirent leur inspiration de textes trouvés dans divers catalogues et magazines, lesquels sont reproduits, répétés et superposés sur la page jusqu'à produire de saisissants effets de saturation et de distorsion.

Gravant et triturant le papier au stylo-bille, Baker explore la matérialité des mots, jouant avec leur lisibilité et leur pouvoir suggestif, contrariant par la même occasion le regard avide d'interprétation et de résolution. Entremêlant des traits tantôt droits, tantôt sinueux, avec des gribouillis dont la densité leur confère l'apparence de faux aplats envahissant des portions entières de la composition, l'œuvre de Baker trouve une résonance particulière avec celle d'un Serge Vandercam, dont les facétieux fantômes mallarméens que je crois entrevoir ici nous rappellent qu'il n'est pas d'art qui ne soit placé sous le signe d'une spectralité fondamentale et constitutive qui interroge notre rapport au visible et à l'invisible, aux choses présentes et absentes, à la forme et à l'informe.